

## Métissage



« Début juillet, premier jour de vacances chez ma tante au bord de la mer, je suis « comme ailleurs » après la dernière épreuve du baccalauréat de français, dont je sors tout juste dans ma tête de l'oral... « Ça s'est bien passé », me dis-je, et, pour m'en convaincre assurément, je me remémore le visage radieux de mon

examinatrice : je suis beau garçon et j'ai la parole facile ; c'est avantageux ; oui, je suis beau ; eh oui, je parle distinctement, sans véhémence, mais avec conviction. Elle m'avait branché sur Césaire... Il y avait un risque, double, de s'emporter avec les mots de l'auteur, de s'enflammer avec lui... ou sans lui, de prendre parti au-delà de ce qui est convenu, attendu... J'entends bien que mon examinatrice ne me tendait pas un piège, mais qu'elle attendait que je fasse l'article anticolonial de rigueur. Elle m'y encourageait, j'en suis sûr. En plus, je suis «black». Elle m'offrait une tribune... Plus exactement, je suis métis, mais elle n'en savait rien, tandis que moi je sais que mon cœur est partagé... à ce sujet. Sur lequel de sujet ? me demanderez-vous : celui des rapports entre blancs et noirs, entre hommes et femmes, etc. La vie, quoi ! »

Je me disais tout cela, mi-souriant mi-consterné, alors que mes pieds foulaient rapidement un tapis d'écorces de pins ; cela rendait plus ferme sur une certaine distance le sentier ensablé qui menait à la plage, où j'allais prendre mon élan pour courir au flamboiement du soleil couchant...

Me voilà sur l'éstran, en mode petites foulées. Je prends sur la gauche pour avoir le soleil dans le dos, une ombre formidable me précédant... Je découvre et j'observe une lumière surréelle qui se profile en impressions chromatiques subtiles sur l'étendue scintillante des grains de schiste, quartz, tourmaline, aragonite, feldspath et mica... Tout s'allonge d'une amplitude soudaine : mon souffle, l'air iodé, qu'active au bord de l'eau une brise

nimbée de fraîcheur, mes foulées, mon cardio... Il faut que je me cale sur un rythme ; encore faut-il le trouver. Le rythme viendra en musique : je place chacun des écouteurs au hasard dans l'une et l'autre oreille, et je déclenche mon smartphone en brassard.

Mes bras aussi battent la mesure ; je rétrograde un peu ; j'épouse le bon *groove* ; je flotte, maintenant... Mes pieds s'éclaboussent de lumière et d'eau : « Elle est retrouvée. Quoi ? L'éternité : c'est la mer allée au soleil »... Ah, oui, ça aussi je le tiens de cette année studieuse. Il n'y a pas tromperie sur la marchandise : la poésie, ça colle avec le réel ! La preuve, là, tout de suite... Mon regard se perd complètement sur la droite, vers le large, dans l'aveuglante, vibrante, surpuissante source de la lumière qui descend sur l'horizon. « Ni le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face » : encore une réminiscence littéraire... mais sans valeur pédagogique pour moi : j'ai alors dix-sept ans et je me sens immortel. « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans ! », comme dit l'autre, celui qui chantait, l'instant précédent dans ma tête, une mer saturée par ce soleil qui s'immole au présent de l'éternité...

Je rêve une course ou est-ce que je cours dans un rêve ? Me voilà bien parti, tiens !

Mais je n'avais encore rien vu...

L'orbe du soleil n'a pas encore pris pied dans l'eau au bout du ciel et de la mer, là-bas... Son disque orange volcanique crache un

violent trop-plein d'énergie dévorante. Qui suis-je ? sinon un dieu de plain-pied dans l'Éden. La vision est imparable : ils avancent vers moi le long des flots, éclaboussés de lumière acidulée, la silhouette vitriolée de photons. Ils sont cinq signaux d'appel absolus, clignotant au jeu de reflets inédits et troublants, autour desquels gravite un électron libre... un chien, blanc, orange, argent, écumant une neige d'embruns ou d'étincelles solaires, selon qu'il revient de l'onde marine ou du sable embrasé. Tandis qu'eux, toujours plus grands, comme nous nous rapprochons inexorablement, se dessinent sous mes yeux en traits mieux affirmés. Vous dirai-je que la brise enfla follement à cet instant prodigieux où je devais à jamais retenir cette image de leurs chevelures soulevées, emportées, exaltées en arabesques dans la lumière ?

C'étaient un dieu et quatre déesses d'une jeunesse époustouflante, aux corps souples et parfaits sur lesquels s'appliquaient les voiles blanches de leurs vêtements ; plis et moulages s'ajustaient ou débordaient de leurs corps, ce à quoi répondaient leurs coiffures ébouriffées ou rabattues au gré du vent. Ma joie se mêla d'un plaisir « hors de soi » à leur vue. Ils s'arrêtèrent, tous les cinq en même temps ; et l'un d'eux rappela son chien qui, je ne m'en étais pas aperçu, compliquait, entravait ma course de ses sauts joyeux, pattes avant et mufler en l'air, puis retombait pour rebondir de plus belle ! L'animal obéit aussitôt à son maître, dont la voix ample et ferme m'avait fait frissonner d'aise. Ils m'attendaient, maintenant, semblait-il, le chien couché à leurs pieds, eux en arc de cercle, telles les caryatides du narthex

de quelque temple invisible. Un instant, le doute me vint qu'ils fussent irréels, immatériels ou insaisissables comme le sont les songes. Mais aussitôt, qu'Éole en soit remercié, le vent ranima corps et chevelures pour me conforter dans mon ardent désir de les savoir bel et bien vivants. J'en étais encore à remercier le Ciel de l'octroi de cette assurance vitale pour eux et moi que je traversai leur groupe, sans ralentir ma foulée, le regard perdu à déchiffrer au passage leurs visages respectifs sans même songer à les saluer d'un geste ou d'une parole... Ma course m'emporta loin d'eux en l'espace d'une poignée de secondes vécues dans l'euphorie ; puis, à peine revenu de ma surprise, je songeai, indigné, que j'avais dépassé ma cible, qu'il serait curieux de s'arrêter subitement, et plus encore de faire demi-tour. Détournant d'eux le regard sans pouvoir en détacher mon esprit, je les laissai derrière moi... physiquement. »

\*\*\*

« Mais je suis dans la maison de ma tante, sinon en esprit tout au moins de corps. Revenu à moi, j'opte donc en face pour le fameux escalier en colimaçon... Il permet d'accéder aux deux étages supérieurs, certes ; mais il plonge aussi dans les entrailles de la maison, creusées, pour partie, dans la roche, et aménagées... en une surprenante salle de danse ! Mes pieds nus cessent d'adhérer aux dernières marches sombres pour arpenter le parquet brillant d'une piste rendue immense dans le reflet des miroirs, qui tapissent l'espace d'un mur gagné en sous-sol sur l'élément rocheux. J'avance dans sa profondeur... J'avance sur la piste en

direction de mon image laissée en recul dans les miroirs ; image qui s'avance au fur et à mesure que j'avance vers elle... Me voici bientôt à la barre, face à moi-même. Plus surpris par le lieu où se loge mon reflet que par ma physionomie, que j'ai appris à apprivoiser plus sereinement ses deux dernières années : je plais et je me plais. Quoique...

Je suis athlétique et plutôt bien proportionné. D'une belle taille déjà, pour mon âge : je domine toutes les filles d'au moins une ou deux têtes, et mes longs bras de basketteur les enlacent facilement. J'ai la peau luisante et imberbe, sous laquelle le muscle est vibrant, prêt à l'action sportive en toute occasion ! Ma peau est... noire. Sensiblement noire. Immanquablement noire. Tantôt trop noire à mon goût, tantôt pas assez : je me ressens à la fois comme un faux blanc et comme un demi-noir. Mal assuré, en tout cas, dans la question que mon identité me pose. Mon visage, l'avouerai-je, semble à tout moment me trahir, me rejetant dans l'un ou l'autre camp ! Je n'ai pas les yeux bleus de ma mère, mais ils ne sont pas de cette densité radicale qui laisserait un vis-à-vis sans formule ni avis. Mon regard retient l'attention, même des moins attentifs : il a ce grain d'étrangeté qui ne le rattache pas complètement à ma couleur de peau. Mon nez, lui aussi, est mitigé, long, fin et aquilin, mais s'appuyant sur des narines jugées trop évasées. Jugées ? Par qui ? Par moi, pardi ! Ou alors, n'est-ce pas plutôt la fragilité de son arrête que je dénonce chez ce nez ? Ce nez qui m'appartient pourtant, mais qui me fuit sans cesse d'un jour sur l'autre. Je poursuis mon examen. Les lèvres sont charnues, un tantinet gonflées, avec une largesse dans le sourire

qui remonte jusqu'aux pommettes. Elles sont sensuelles, mes lèvres, ou elles sont appelées telles... par les filles... qui les embrassent... Je passe alors un doigt sur elles, tirant un peu sur l'inférieure, qui me révèle son rose masqué à l'intérieur de la bouche. La langue aussi est étrangement rose, en plus d'être longue et pointue ! J'en range le dard et en referme l'ancre aux dents blanches éclatantes. Je ne souris plus. Et pourquoi donc ? Ma main passe en revue tactile le haut de mon crâne, et j'observe, circonspect, la bosse du réveil, puis la blancheur des lunules qui remontent dans les sillons de la coiffure de mes cheveux acajou, tressés en arrière, s'achevant sur la nuque par des petites cascades de perles turquoise. Je les teins. Oui, je teins mes cheveux. Le devrais-je ?

Assez ! Il suffit de moi ; de mon regard sur moi. Sourire, de mise, et désinhibition immédiate ! Je me détache de la barre... des accusés... pour retrouver la piste de danse : posture cambrée, le corps statufié, seul le bras droit s'élevant lentement en un geste magistral, je cède, d'un coup, comme dans un lâcher-prise au seuil de la porte de l'avion en vol ouverte sur le vide, délestant la vie enfermée en moi pour l'exprimer en une chorégraphie vertigineuse...

Dans le tournoiement et la fougue de cette chute libre... j'entrevois, tour à tour, un piano à queue blanc, un petit théâtre... sa scène incrustée au fond d'une alcôve... bordée de tentures écarlates... aux embrases d'or... l'escalier tournoyant... avec ses pales noires... les arcades – derrière l'escalier – en style

« nouille », les arcades... qui sont autant d'ouvertures... d'entrées... de percées... sur un grand... un grand jardin d'hiver... truffé de plantes exotiques... luxuriantes... de vasques hirsutes... pleines de cactus... d'odalisques en marbre... de nègres photophores... Et je me vois – ô combien de fois ! – revenir dans les miroirs... dans les mouvements... les positions... les plus improbables... les moins académiques...

C'en est trop : je m'écroule ! »

\*\*\*

« D'un bond, debout, j'enchaîne les rebonds du ballon sur l'asphalte, que je poursuis avec deux, trois, quatre dribbles, entre les jambes, passant d'une main à l'autre main... Et devant l'orbe solaire, je fais tourner le satellite de la planète basket sur la pointe de la phalange de mon index, à la *Harlem Globe's Trotters*... Je la propulse ensuite en l'air, très haut, à ma verticale, pour la capturer à pleines mains, net ! Je contemple sa surface captive entre mes grandes paluches : on y voit le dessin d'un trèfle à quatre feuilles accompagné de la mention suivante : *Boston Celtics*. Je fais tourner la sphère, dont le modèle pro n'est cependant pas récent, pour y découvrir une signature autographe au marqueur : « Larry Bird » !

Bon, il ne me reste plus qu'à enfilez mes baskets pour aller voir s'il y a au bourg ou en bords de mer un terrain avec des paniers... où s'exercer. »



\*\*\*

« Je suis sur le terrain. C'est un quadrilatère au revêtement en assez bon état, et au marquage au sol encore à peu près lisible. L'espace de jeu est encadré par des haies de cyprès, plus ou moins homogènes, avec de jeunes arbres qui ont plus ou moins bien poussé ensemble, avec, par endroits, des trouées, ou des troncs aux ramages complètement brûlés, desséchés. Les panneaux sont en bois et résonnent lourdement à chaque frappe de balle ! C'est sonore, et, selon le bruit produit à l'impact, je peux savoir à l'avance si le rebond sera favorable ou non...

Je me détends, au propre comme au figuré, enchaînant les lancers francs et les tirs à trois points... Je trouve mes *stats* bonnes, ce matin. Et je me sens pousser des ailes de champion... Or voilà que je suis devenu le légendaire Michael Jordan... pour un nouveau titre des Bulls en NBA... gravissant les colonnes de basalte invisibles d'une « Chaussée des Géants » virtuelle vers l'arceau, où j'écrase d'une main rageuse mon ballon, pour m'y suspendre, fou de joie et de vertige, le corps triomphant et oscillant, pour lâcher prise soudain tous doigts écartés et paume ouverte... et reprendre aussitôt pied en contrebas dans la raquette !

Je m'en vais récupérer le ballon, arrêté par les cyprès, derrière le panneau... Je fixe l'objet immobile et, m'approchant pour le récupérer, je vois qu'il... bouge ! poussé par une masse éruptive blanche, qui se met maintenant à tourner autour de moi et à

vouloir s'accrocher à moi. C'est le chien de la plage ! J'en suis sûr. Je m'accroupis pour lui saisir la tête, et, tandis que je lui frotte mes mains sur les oreilles et qu'il s'agite de plus belle, je lui parle :

« C'est toi ? c'est bien toi, dis ? Oui, le chien ! Oui !... Je te connais, tu sais... Toi aussi, tu me reconnais ? Oui ?... Oui !

— Velcro ?... Où es-tu ?... Où as-tu pu encore filer ?... Velcro !... Velcro, aux pieds ! »

C'est la voix, exactement la voix : ample et ferme... d'hier soir. Le chien fait volte-face, me frappant au visage du panache de sa queue ! et disparaît entre deux cyprès...

Sans plus attendre, j'emprunte une des trouées de la haie : ils sont là, tous les deux, le chien et son maître... Je me suis trompé, ce ne peut pas être eux : le garçon a les cheveux rasés sur les côtés et pas assez de hauteur de mèches sur le dessus du crâne pour correspondre à mon image mentale des chevelures de la veille ondulant au vent... Je me suis trompé, tout simplement. Non, tu es peut-être juste un peu loin d'eux pour en être véritablement certain... Ses cheveux... Non, c'est tout vu, ce blondinet n'a pas la chevelure d'un Samson. En revanche, mon regard est attiré au niveau de son cou par la présence de son casque audio, entièrement doré, qui brille intensément au feu du soleil... Après avoir remis en laisse son chien, il s'est redressé, m'a fixé, puis l'espace d'un éclair, m'a salué, de loin, d'un martial coup de bouc, avant de reprendre le cours de la promenade canine entreprise avec... Velcro.

Je les regarde s'éloigner, hagard... La sueur me coule du front sur les sourcils et le long de l'arrête du nez... Je file prendre une douche ! »

\*\*\*

« Ma tante m'a invité à la rejoindre à table, en terrasse, pour déjeuner. Je prends place en face d'elle.

« Bon, Ludo, j'ai fait très simple. Je n'ai pas eu trop le temps de faire la cuisine, ce matin. Tu as du melon en entrée. Il y a du jambon Serrano, à l'os, à la découpe... Tu te sers autant que tu veux. J'ai quand même préparé une salade niçoise... que je n'ai pas osé trop assaisonner. Tu as de l'huile d'olive et du vinaigre balsamique à disposition...

— C'est parfait pour moi.

— Tu n'as pas trop de soleil ? Tu veux que je déploie le vélarium ?...

— Tu es prévenante, ma Tante. Je te remercie, mais je ne crains pas le soleil ; et puis j'ai les cheveux encore mouillés de la douche...

— Si cela ne te dérange pas, je vais alors allonger l'ombre du store sur moi seulement... »

D'un doigt agile, de sa main aux ongles peints, elle activa, parmi un fatras d'icônes passées en cascade, celle du vélarium sur l'écran de son smartphone, posé à sa droite sur la surface de la table. Un bras fut actionné depuis la façade de la maison : il se déplia à la distance requise, qu'un autre touché du doigt de ma

tante contrôla, pour recevoir ensuite le déroulement du tissu protecteur... Un voile d'ombre léger vint adoucir les effets de la présence de la lumière sur sa peau.

« Ma carnation n'est pas encore prête pour une exposition directe au soleil... »

Margaux avait la peau claire, comme Claire, sa sœur, ma mère. Comment pouvais-je en avoir une, pas même ivoire, mais « Côte d'Ivoire » !

« Tu ne te sers pas ? »

La voix vient m'arracher à la réflexion, et je retrouve le visage agréable et souriant de ma tante. Elle ressemble un peu à sa sœur ; oui, les yeux un peu en amandes, la bouche et son expression douce, surtout ; même blondeur, même carnation, même jeunesse de traits, mais maman n'a pas la même nature de cheveux ni l'ovale du visage de ma tante. Je lui réponds, avec beaucoup de retard certainement et un entrain soudain qui doit lui paraître bizarre :

« Si, si, bien sûr... Je voulais te remercier, tante Mar... Enfin, je voulais te dire, Margaux, que je suis très touché que tu m'accueilles chez toi, cet été... pour toute la durée du mois de juillet. C'était inespéré pour moi un si fabuleux endroit, rempli de calme, de beauté, de... luxe.

— C'est moi qui te remercie de nous honorer de ta présence. Je suis fier d'accueillir mon superbe neveu ! Et puis – te l'avouerais-je ? –, ce n'est pas sans arrière-pensées que j'ai lancé l'invitation : je me suis dit que Chloé serait moins seule, qu'elle trouverait en

toi le compagnon dynamique et dévoué rêvé. Entends bien : je ne te demande pas de la chaperonner. Il ne s'agit pas de t'imposer quoi que ce soit, bien entendu... mais je dois te confier que je me suis inquiétée pour elle l'été dernier. Ça a commencé dès les premiers jours de juillet. Je ne sais pas ce qui lui est passé par la tête, mais elle a été étrangement rêveuse, songeuse même ; ce qui ne lui ressemble pas du tout. C'est une jeune fille pleine d'entrain, qui fait trente-six choses à la fois, qui parle comme une mitrailleuse – tu verras, c'est difficile à suivre –, qui est toujours en contact permanent avec un aréopage de copines, toutes plus connectées les unes que les autres ! Or, à peine arrivée ici – l'été dernier –, Chloé a perdu son smartphone. J'ai cru à une catastrophe ! à une crise !... Non, non. Chloé n'a même pas pleuré sa perte, avec tous ses précieux contenus... Peux-tu l'imaginer ? elle n'a même pas voulu le remplacer ; et, tout l'été, elle est restée injoignable. Ça a été l'angoisse permanente : on ne savait jamais où elle était ni comment entrer en contact avec elle ! Le lien immédiat si rassurant était rompu... »

L'horreur, à l'évidence, pour ma tante. J'en restai un peu interloqué. Je n'avais jamais songé à cette dépendance, à cet attachement à la surveillance inquiète en sourdine des parents *via* le portable de leurs enfants. Et puis, et puis, à l'évidence aussi, il n'y avait pas que Chloé qui débitait les mots au rythme d'un fusil-mitrailleur...

« ... Comprends-moi : une mère s'inquiète toujours pour son enfant. Tu vois, malgré la distance, Claire ne perd pas le contact avec toi de la sorte.

— Oh ! tu me fais penser que je ne lui ai pas fait part de mon arrivée ni de ton chaleureux accueil...

— Tu vois, toi au moins, tu sais ce qui peut l'inquiéter. Moi, ma Chloé me snobe au téléphone. Elle ne me répond que par de brefs textos. C'est à chaque fois le minimum de renseignements sur sa localisation et ses horaires...

— Tiens ! je crois que tu viens de recevoir une notification...

— Oh ! et bien ça alors ! Devine quoi ? Devine qui ? C'est Chloé. Voilà, voilà : elle nous écrit qu'elle "arrive Stop demain après-midi Stop à la gare... 15 h 04 Stop". Comme ça m'agace ces "Stop" incessants dont elle ponctue tous ses échanges avec moi ! »

J'allais lui dire « Stop », mais je n'ai pas osé...

« Tu vois l'effronterie... Bien, il faut que tu saches que Chloé traîne un peu en longueur sa crise d'adolescence... Je suis sûre que toi, tu t'en es déjà sorti haut la main ! »

Je ne savais pas trop quoi lui répondre, là, tout de suite, tant son propos m'apparut grossier. Mais elle enchaîna, me tirant de l'embarras où j'étais sans même qu'elle s'en rende compte...

« ... Tu sais, je crois que... c'est fou... mais j'aurais aussi aimé avoir un garçon... »

Mon embarras s'accrut encore... mais une fois de plus son débit soutenu m'épargna toute obligation d'une réplique...

« ... Ma Chloé compte pour moi plus que tout. Mais... à y réfléchir, l'expérience, en tant que femme, d'avoir un fils, un fils un peu comme toi, beau, solide, à en rendre jalouses toutes les autres mères, ce doit être une expérience unique aussi... »

Je commençai à fondre de gêne... »

\*\*\*

« Je suis sur la plage. Je venais d'étaler sur le sable ma serviette de plage bleu marine avec son nœud plat en imprimé blanc. Je ne m'étais pas encore allongé – pas encore assez détendu pour m'étendre – car je m'en voulais d'avoir été, intérieurement, aussi peu patient envers ma tante, alors qu'extérieurement je lui mentais – hypocrite que je suis – en répondant à tous ses propos par un sourire de politesse feinte ou par un signe de tête léger d'acquiescements muets. Pourquoi n'étais-je pas parvenu à cette tolérance naturelle d'écoute ? Étais-je resté aussi rebelle que Chloé, dont la crise d'adolescence semblait se prolonger ?... J'aurai été piqué au vif en constatant que, malgré les apparences et mon désir de paraître plus âgé, du moins plus mûr, je demeurais très éloigné des motivations psychologiques des adultes. Bah ! à quoi bon griller les étapes : j'avais tout le temps devant moi pour devenir, un jour ou l'autre, un « adulte responsable » ! Et je m'étendis enfin, de toute la longueur de mon corps bronzé, sur ma serviette et le sable...

Mon smartphone sonna ! C'était « Claire » : ma mère. J'avais enregistré son numéro à son prénom, Claire, et non pas au doux nom de « maman ». Pourquoi ? Pour me donner, à mes yeux et au regard du monde, l'impression que j'avais vraiment grandi ? C'est stupide ! Même si l'on grandit, on n'a toujours qu'une seule maman, pour toujours, non ? Tout le monde a une maman et

l'appelle « maman ». Ce subterfuge était idiot, et même un peu sordide, à bien y réfléchir. Dès que l'appel serait fini, je changerais « Claire » en « Maman », dans mon répertoire.

« Allo, Ludo, tu m'entends ?

— Oui, maman, je t'entends !

— Tu es prêt pour passer en vidéoconférence ?

— J'opère la bascule vidéo...

— ... Mon Chéri ! Comme tu es beau ! Tu es à la plage à ce que je vois ?

— Oui, c'est super *cool*. Il n'y a pas encore trop de monde : les gens font traîner le déjeuner ; et puis, nous ne sommes qu'en début de saison... Je pense que les estivants et les riverains ne sont pas tous arrivés. Et puis, juillet, c'est toujours très calme, ici, à ce que m'en a dit tante Margaux. Ah ! au fait, ta sœur est extra, super sympa. Et puis, la villa... trop luxueuse ! Le top !

— Oui, ton oncle Claude et ma sœur ont bien su gérer leur patrimoine.

— Attends, attends, laisse-moi te regarder. Tu es en uniforme : tu es dans un aéroport... Lequel ?

— Je suis en escale à Brazzaville, mon chéri... »

Je l'ai toujours trouvée super sexy dans son uniforme d'hôtesse de l'air, avec sa veste de tailleur bleu ciel et son mignon petit calot qui lui retombe sur le haut du front. Elle a des cheveux blonds lumineux tirés en arrière en un chignon en forme de macaron, retenu par un filet de mailles délicates. Je reconnais aussitôt le logo de sa compagnie sur une de ses pochettes, et le badge ailé sur sa poitrine, ainsi que le foulard en soie – blanc à pois bleus – noué en cravate autour de son cou gracile. Elle a du rouge aux lèvres,



du rimmel aux yeux, à ses yeux bleus rieurs, et des joues légèrement poudrées de rose, elle qui ne se maquille que pour le travail...

Comme elle est belle ! Je le lui dis :

« Toujours aussi belle, maman ! »

Exceptionnellement, et pour la première fois, le compliment semble la gêner. Suis-je tout à coup devenu trop adulte à ses yeux ? trop « homme », en quelque sorte, ce qui appellerait à une distance nouvelle entre nous ?... J'en reste muet... Mais elle intervient la première, relevant, en effet, que la gêne occasionnée n'était pas simplement issue de mon imaginaire :

« Tu sais, Ludo... Les années n'y changent rien... »

Me voilà rassuré !

« On croit que l'on a changé... mais, en réalité, rien n'y fait, on ne change pas. Les sentiments, on ne leur commande pas : on reste de tout cœur lié à celui qu'on a aimé, qu'on aime... »

— Bien sûr, maman ! C'est l'évidence. Je t'aime !

— Je ne parlais pas de toi, mon Chéri. Bien sûr que c'est toi mon amour de fils ! Et mon amour pour toi ne se discute pas, il est inconditionnel. »

Je commençais à perdre pied. Où voulait-elle en venir ?

« Je crois, Ludo, que le mieux, c'est que je te dise les choses... telles qu'elles sont... Voilà : j'ai retrouvé la trace de ton père... Dans moins de deux jours, nous allons nous retrouver sur l'autre rive du fleuve Congo, à Kinshasa. J'ai trop hâte de le revoir, mon cœur est si ému à l'idée de le revoir... Tu n'en as même pas idée... »

Elle avait, en effet, l'air vraiment émue, et son œil rieur était devenu... humide. J'avais mal pour elle, et surtout pour moi... Ce père qui m'avait abandonné gamin... qui n'avait plus jamais cherché à me revoir... elle lui courait à présent à nouveau après !

« Tu te rends compte, Ludo, cela faisait dix ans que je n'avais plus assuré de liaisons avec l'Afrique ! Les cinq dernières années, par exemple, je n'ai volé que vers les USA... Ah, à propos, comment fonctionne le dernier modèle que je t'ai rapporté de NY ?

— Comme tu peux le constater... à merveille... »

Ma voix perdait en consistance cependant, étreinte par une émotion mal contenue. Je trouvais difficilement le courage de la relancer dans son propos :

« Tu me disais ?... »

— Que je t'aime, plus que tout, et que mon cœur bat très fort...

— Pour un autre...

— Non, mon chéri, il n'y en a jamais eu d'autres que ton père ! Tu le sais très bien. Je suis restée célibataire, fidèle à cet amour...

— Pour un étranger !

— Non, Ludo, je ne peux pas te laisser dire cela : c'est ton père, d'abord, quoi que tu en dises, quoi que tu en penses ; ensuite, je n'apprécie pas du tout quand tu insinues qu'il ne serait pas le bienvenu parce qu'il est originaire du continent noir. Tu sais à quel point le "racisme" me fait mal. Venant de ta bouche, je ne le supporterais pas... »

J'ai coupé court. Je lui ai raccroché au nez ! Estomaqué plus qu'énervé... Non, je me mentais encore : j'étais fou de rage !

D'un bond, j'ai couru vers la mer, toute proche, et j'ai lancé, de toutes mes forces, le *Navalor Flex* au large !... Glouglou, le smartphone de la gamme Navalor... pas même waterproof...

Putain ! même pas eu le temps de regretter mon geste que l'engin était déjà en perdition dans l'onde, perdu pour l'œil, perdu pour les télécommunications futures... »

\*\*\*

Jay Zigo,

extraits de son roman *Club des 7*, à paraître chez Hypallage...

© Hypallage Editions – 2020

<http://www.hypallage.fr>

